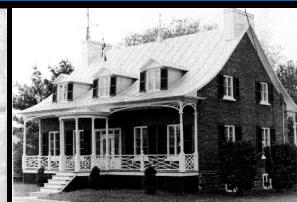
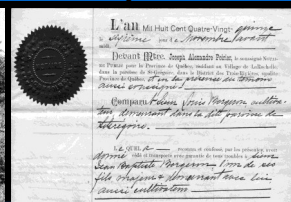
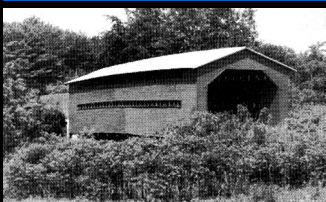




Mémoire d'ici...

Bulletin de liaison informatisé de Patrimoine Bécancour



Mars 2017
Numéro 6



- **Dossier**
 - Drelin! Drelin! 3
(Jaques Duhaime)
- **Histoire**
 - Au théâtre Genty cette semaine... 9
(Kathleen Juneau Roy)
- **Histoire**
 - Origine des seigneuries Dutort, 12
Rivière Puante et Cournoyer.
(Raymond Cormier)
- **Patrimoine bâti**
 - Quelques ressources. 14
- **Personnage**
 - Louis-Zéphirin Moreau 15
(Chronique d'Yves Gaudet)
- **Revue de presse d'antan** 20
(Chronique de Raymond Cormier)
- **La bonne chanson**
 - Les noms canadiens 22
(Chronique de Kathleen Juneau Roy)
- **Photos d'ici**
 - Secteur Sainte-Gertrude. 23



Mémoire d'ici

Mémoire d'ici est le bulletin de liaison informatisé de Patrimoine Bécancour. Il est publié deux fois par année. Les membres sont invités à soumettre des textes au comité de rédaction. Celui-ci se réserve le droit de les publier ou non et/ou de les adapter. Les textes retenus sont sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs. Toute reproduction et adaptation des articles ou de partie d'articles, parues dans *Mémoire d'ici*, est interdite sans l'autorisation écrite du responsable de ce bulletin.

Comité de rédaction

Responsable: Yves Gaudet

Collaborateurs réguliers:

- Jacques Duhaime et Danielle Rochette à la correction des textes.
- Rita Bergeron, à la chronique «généalogie».
- Kathleen Juneau-Roy, à la chronique «La bonne chanson».
- Yves Gaudet, à la conception et la mise en page.

Nos coordonnées

Patrimoine Bécancour

14135, boul. Bécancour, bureau 101

Bécancour (Québec) G9H 2K8

Téléphone: (819) 603-0111

(Nos bureaux sont ouverts les lundis, mardis, et mercredis de 9 h. à 12 h. et de 13 h. à 16 h.)

Courriel: patrimoinebecancour@gmail.com

Site web: www.patrimoinebecancour.org

Photos de la page couverture

(de gauche à droite).

- Pont des Raymond: route de la Seine, secteur Précieux-Sang.
- Contrat de donation de terre de 1880, secteur de Saint-Grégoire.
- Maison Damase-St-Arnaud: 2560, avenue Nicolas-Perrot, secteur Bécancour.
- Croix de chemin: 14250, chemin Héon, secteur Saint-Grégoire.



Drelin! Drelin!

(L'arrivée du chemin de fer à Doucet's Landing)

Un texte de Jacques Duhaime

Le Larousse accepte le *DRELIN* pour imiter le son d'une cloche. Alphonse Daudet, dans *Les trois messes basses*, avait déjà utilisé cette onomatopée pour imiter le son de la petite cloche que le servent agitait lors de la célébration de la messe... Un bijou de texte pour décrire un curé qui est poursuivi (pendant la messe de minuit) par les odeurs du réveillon de Noël qui va suivre... Inoubliable, surtout s'il est récité par Fernandel !

Le premier DRELIN entendu au village de Sainte-Angèle ne vint pas d'un clocher d'église ou même d'une chapelle. **Ce fut celui d'une locomotive! Poussons plus loin : ce fut la première locomotive à se manifester sur la rive sud du Saint-Laurent entre Lévis et Sorel.** Rien de moins. Tout le monde connaît le son plaintif du train qui file à toute vitesse. Mais la cloche n'intervenait, semble-t-il, que dans certaines circonstances, notamment pour signaler l'arrivée du train ou son départ.

Mais n'allons pas conclure que ce fut grâce à notre importance humaine ou économique de notre hameau que ce train est apparu dans notre paysage rural. Pas du tout.

D'ailleurs, la paroisse n'était même pas fondée lorsque les premiers travaux débutèrent. Mais ce fut toute une saga.

Trois-Rivières se plaignait, comme aujourd'hui, d'être négligée des gouvernements depuis nombre d'années. Son maire – Joseph-Édouard Turcotte (né d'ailleurs dans le sud, à Gentilly plus précisément) – décida de sortir sa ville de l'inertie. Appuyé par son Conseil, ce dernier réclama dès 1854 que sa ville soit reliée au Grand Tronc à par-

tir d'Arthabaska. Il y avait des rumeurs que la compagnie commencerait le chemin de fer dès le printemps 1855. Pour toutes sortes de raisons, la plus grave étant justement le manque de fonds, on était loin de passer à l'acte.



Joseph-Édouard Turcotte

Il fallait d'abord décider de deux points importants. Le départ et l'arrivée de ce *Petit Tronc* !

Le départ : Stanfold(1) ou Richmond ? De Stanfold à Sainte-Angèle il y a 36 milles. De Richmond à Sainte-Angèle, 60 milles. On discute ferme ! De plus « *d'ici (Sainte-Angèle) à Stanfold, nous n'apercevons qu'une plaine à peu près de niveau. Il n'y a pas une rivière à traverser, pas un seul coteau à franchir qui mérite d'être considéré;pour parvenir à Rich-*

mond (par contre), il faudra traverser deux branches considérables de la rivière Nicolet, sur lesquelles il faudra construire, à grands frais, des ponts que les eaux emporteront peut-être bien des fois.» (2)

Les ingénieurs de la compagnie ont une autre idée et font d'autres calculs: le chemin de fer partira d'Arthabaska ! Un point, c'est tout. La compagnie est de leur côté.

La deuxième discussion nous intéresse au plus haut point. Le terminus sera-t-il à Sainte-Angèle(3) ou au quai Godefroy à St-Grégoire ? Trois éléments jouèrent contre le quai Godefroy:

- 1) La localité n'est pas vis-à-vis la ville de Trois-Rivières.
- 2) Les battures s'avancent trop dans le fleuve.
- 3) Le quai Godefroy est trop éloigné de Trois-Rivières.

Sainte-Angèle l'emporte grâce à la proximité du chenal(4) et à la batture qui se trouve du côté ouest du futur quai, laquelle servira de protection pour le quai et les constructions commerciales qui seront nécessaires. Et après tout, Sainte-Angèle est bien en face de Trois-Rivières !



Quai de Sainte-Angèle-de-Laval (date inconnue)

Photo tirée du livre de Jacques Duhaime *Les habitants de l'isle*

Donc, c'est décidé, le train partira d'Arthabaska et aura son terminus au petit hameau qui se trouve face à Trois-Rivières.

Nous sommes au début de 1856, la compagnie du GRAND TRONC se montre disposée à commencer les travaux qui sont estimés à 200 000 livres.

Mais on est encore loin des premiers DRELIN, DRELIN !!!

Doucet's Landing

Sous l'instigation du maire J.E. Turcotte de Trois-Rivières et de son Conseil, la compagnie du GRAND TRONC a donc décidé dès le début de 1856 qu'il y aurait un embranchement Arthabaska-Doucet's Landing (Sainte-Angèle).

Mais la compagnie manque de fonds. Que faire ? Comme il se doit, elle se tourne vers Londres. Hélas, le capital anglais préfère les marchés d'Europe beaucoup plus rentables à l'époque. Il reste une solution : inviter les municipalités à prendre des actions dans la compagnie. Arthabaska répond à la demande ainsi que le township de Bulstrode qui souscrivent pour 20 000 livres. Le Conseil de Trois-Rivières se «dit prêt à prêter ou à souscrire 25 000 livres»(5) Les trifluviens grognent à propos de cette décision de leur Conseil, malgré qu'on leur fait miroiter la promesse qu'ils feront la conquête de tout le commerce des townships. «C'est un chiffre de prospérité gros comme une montagne».(6)

Mais la compagnie rechigne. Ce n'est pas suffisant ! Conséquence, elle ne fera rien durant les années 1856 et 1857. Soyons tout de même indulgents. Quand on n'a pas les moyens, il est sage d'attendre.

Je vous épargne toutes les négociations qui vont suivre. Le Conseil autorise finalement le maire J.E. Turcotte (qui deviendra un jour député et honorable) de souscrire 75 000 livres . La compagnie s'engage à payer les intérêts «tant et aussi longtemps que le chemin ne serait pas fait et par-fait»(7).

Mais il y a un hic. Le maire ne pourra rien faire, à moins que la compagnie ne «s'engage à établir le terminus de cet embranchement au moyen de bateaux à vapeur traversiers en la dite cité et à moins que la dite Cie ne s'engage à (le) tenir en opération toute l'année et le termine dans le délai fixé»(8).

La compagnie accepte et le contrat est signé le 20 août 1858.

Mais où les travaux vont-ils commencer ? Étrangement c'est à Trois-Rivières, en septembre 1858, que tout va commencer par la construction d'un quai au coût de 3000 livres et dont le contracteur ne sera nul autre que le maire lui-même, montant pris à même le capital déjà souscrit, pour donner de l'ouvrage aux travailleurs de Trois-Rivières. On comprend qu'il sera élu plus tard sans difficulté comme député. Le quai sera construit en face de la rue Du Platon, baptisée plus tard rue Des Forges. Nous sommes en 1858, On en parle sérieusement de ce train depuis 1854 ! Quatre ans ! Toujours est-il que l'embranchement Arthabaska-Doucet's Landing, après des pressions répétées de Trois-Rivières, sera terminé le 20 décembre 1864(9) et ouvert à la circulation. Dix ans de patience et de tergiversations de toutes sortes.

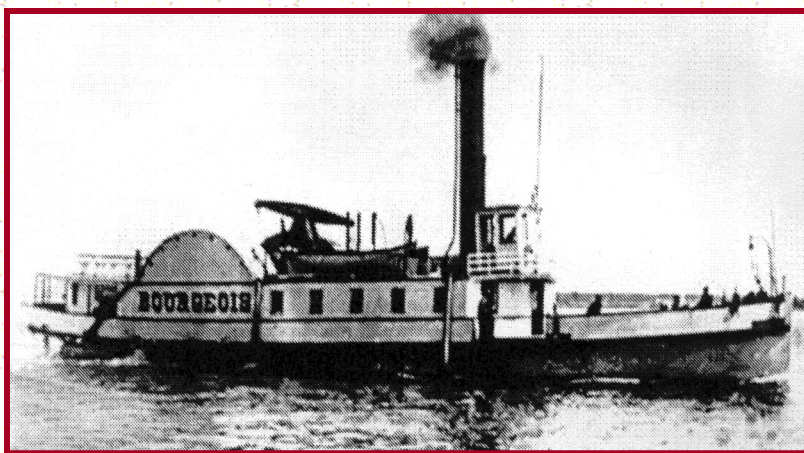
Mais les ennuis ne sont pas terminés avec ce P'tit Tronc ! Le maire de Trois-Rivières se plaint. M. le maire dit en réalité «qu'on change les rails de l'embranchement d'Arthabaska en enlevant les bonnes (sic) pour les remplacer par des mauvaises (sic)»(10). De plus, les services minimaux ne sont pas assurés. Exemples : il n'y a pas d'agent de station et des changements d'horaires surviennent trop souvent. Décidément, ce n'est pas conforme au contrat passé avec Trois-Rivières. Bien plus, 16 ans après l'ouverture de cet embranchement, Saint-Grégoire se plaint qu'il n'y a même pas d'agent de station. Même les voyageurs n'en reviennent pas : ils sont obligés de payer 0,15\$ d'amende parce qu'ils doivent acheter

leur billet du conducteur du train, puisqu'il n'y a pas d'agent à la station. Les «effets» traînent des semaines avant d'être embarqués à bord des trains ! La compagnie s'en balance !

Désillusions fréquentes

On a vu que l'embranchement Arthabaska-Doucet's Landing du Grand Tronc ne réalisait pas toujours les espoirs exprimés par la ville de Trois-Rivières à propos de la manipulation des marchandises et par les passagers eux-mêmes.

La ville, semble-t-il, ne digérait pas beaucoup qu'un certain Charles Bourgeois de Sainte-Angèle ait obtenu du Grand Tronc un contrat de 40 ans pour faire la navette entre les deux rives pour le transport des marchandises et de la malle. Quant aux passagers, ils étaient déjà des clients du capitaine C. Bourgeois. Dès 1853, celui-ci avait fait con-



Le Bourgeois qui fut en service de 1880 à 1908.

Auteur inconnu

struire par Édouard Normand du Cap-de-la-Madeleine le «Charles-Édouard». La ville ne voit pas d'un bon œil le succès financier du capitaine et elle ira jusqu'à imposer une licence en 1873 pour opérer «la traverse». Mais c'est une autre histoire.

«Tout le service consiste...en un train de freight auquel on attache un wagon démodé et malpropre pour l'usage des voyageurs. La voie elle-même est détestable. Ce train mixte qui part de Victoriaville à 6h00 du matin arrive irrégulièrement à Ste-Angèle

entre neuf et dix heures. Le départ pour Victoriaville a lieu à midi»(11).

Les horaires ne répondent plus aux nouvelles exigences du public qui évolue. En 1909, la ville demande à la Commission des Chemins de fer de forcer la compagnie «à donner un service plus rapide, des chars plus propres, spécialement aménagés pour les voyageurs, des heures plus convenables»(12). La compagnie répond par une magnifique indifférence. Elle consentira pourtant plus tard à mettre en service deux trains par jour.

Arrive la grève du Grand Tronc en 1910. C'est le désarroi un peu partout des deux côtés du fleuve durant un mois. Malgré tout, le service des deux trains est maintenu.

Treize ans après, soit en 1923, la Compagnie du Grand Tronc ne peut plus remplir ses obligations et elle est incorporée au *Canadien National*. Encore une fois cependant les services ne s'améliorent pas. En 1928, le C.N. demande de revenir au service d'un seul train. Demande refusée. On comprend que la compagnie se débat avec les changements considérables de la société qui jouit maintenant de plus en plus des facilités de transport grâce à l'automobile, le camion et l'autobus.

Le C.N. rapplique en 1935 et demande à la Commission des chemins de fer de cesser l'exploitation de l'embranchement Arthabaska-Doucet's Landing. On a interrogé les autorités civiles et religieuses. On proteste avec vigueur.

«En fermant cet embranchement vous isolez les populations et vous les privez de leurs moyens de communication et de transport, et vous causez un préjudice considérable non seulement aux com-

merçants, aux industriels et aux agriculteurs, mais aussi aux institutions enseignantes»(13).

La population gagne son point. Le service à deux trains continuera jusqu'en 1960, mais le transport des passagers, lui, cessera en 1960, faute de clients.

En 1936, le 21 juin, à minuit et une minute, le nom de la gare Doucet's Landing est changé pour celui de «Des Ormeaux» à la suite d'une campagne de francisation et probablement aussi en l'honneur de Dollard Des Ormeaux qui avait les honneurs à l'époque dans nos manuels d'histoire.



Gare de Sainte-Angèle-de-Laval, appelée à l'époque Doucet's Landing. (Auteur inconnu)

Les archives du Grand Tronc sont limitées puisqu'un incendie les a détruites en 1914. On pourra lire tout de même les noms de quelques chefs de gare dans le livre *«Les habitants de l'Isle»*, édité par le Bien Public en 1970, en plus de quelques notes du soussigné.

Le DRELIN, DRELIN de nos locomotives ne sonne plus depuis près d'une cinquantaine d'années. Mais ce *P'tit Tronc* nous a tout de même donné un nom, nous avait mis en relation avec la Montérégie et Trois-Rivières et nous a légué finalement un quai qui restera un héritage fort apprécié. Et j'oubliais : la fierté d'avoir les *gros chars* avant tout le monde, même avant la «ville d'en face» ! □

Notes

1. Stanfold devient Princeville en 1856, en hommage à Pierre Prince, natif de St-Grégoire.
2. L'ère Nouvelle, 24 décembre 1855. Cité dans les Cahiers Nicolétains, décembre 1983. C'est un article de Marcel Allard, intitulé «Les chemins de fer dans la région de Nicolet : 1850 à nos jours». Ce texte inspire la majeure partie de cet essai.
3. Rappelons que le hameau de Ste-Angèle n'avait pas encore de nom à l'époque et se trouvait sur le territoire de Bécancour.
4. Le chenal naturel était situé à l'époque au centre du fleuve approximativement.
5. Marcel Allard, dans les Cahiers Nicolétains, p. 157, déc. 1983. Celui-ci se réfère surtout au journal L'Ère Nouvelle.
6. Ibidem, p. 158
7. Idem.
8. Idem, p. 159.
9. En 1970, j'écrivais «qu'un voyage symbolique» eut lieu en 1861. J'étais donc en contradiction avec Marcel Allard dans son ouvrage déjà cité.
10. Ibidem
11. Le Bien Public, cité dans «Les Cahiers Nicolétains», p.163, vol.5 no 4, par Marcel Allard
12. Ibidem, 12 octobre 1909.
13. ARCHIVES Publiques du Canada, Ottawa. Cité dans «Cahiers Nicolétains», vol.5 no 4, par Marcel Allard.

Vous aimeriez devenir membre de Patrimoine Bécancour.
C'est gratuit. Contactez-nous.

- Par la poste: 14135, boul. Bécancour, bureau 101, Bécancour, G9H 2K8
- Par courriel: patrimoinebecancour@gmail.com
- Site web: patrimoinebecancour.org

Courriel: patrimoinebecancour@gmail.com

Patrimoine Bécancour
compte actuellement:
270 membres

À

À ne pas manquer

Pour la troisième année consécutive **Patrimoine Bécancour** présente le :

Concours de
MENTERIES

Dimanche 2 avril 2017 à 13 h 30
Église de Précieux-Sang
Entrée : 5 \$ (Enfant : gratuit)

*Qui délogera le champion
Raymond Cormier et remportera le
trophée du maire ?*

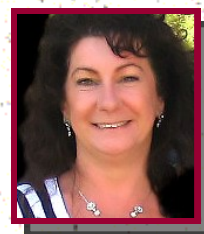
Réservations :
Ste-Angèle : 819 222-5862
St-Grégoire : 819 233-2146
Bécancour : 819 294-9897
Gentilly : 819 298-2971
Précieux-Sang : 819 233-2680
Patrimoine Bécancour : 819 603-0111




Venez encourager nos menteurs et menteuses:
**Daniel Blackburn, Steve Brunelle, Guy Cormier, Raymond Cormier,
Raymonde Fortin, Guillaume Langlois, Jean-Paul Pépin, Lise Rheault**
et, en participation hors concours, Jean-Guy Dubois.

Tirage de nombreux prix de présence.

Merci de venir encourager Patrimoine Bécancour.



Au Théâtre Genty cette semaine : Le colosse aux pieds d'argile!

Un texte de Kathleen Juneau Roy, GFA

Pendant plus d'une décennie, les néons de la marquise du Théâtre Genty, à Gentilly, ont éclairé la route sinueuse empruntée par les Québécois vers la Révolution tranquille. Entre 1951, année de sa construction, et 1960, année qui sonna le début de la Révolution tranquille avec la mort du premier ministre Maurice Duplessis et l'élection de Jean Lesage du Parti Libéral du Québec, les Gentillois ont été aux premières loges pour assister aux changements de notre société.

Le Théâtre Genty a été le point de rendez-vous d'une multitude d'événements sociaux, à la fois témoin et acteur de la rupture des Québécois avec la tradition et de leurs débats intenses des années 1950. Il a été le haut lieu du septième art dans notre coin de pays et c'est à se demander comment le spectateur a pu passer des « vues » censurées du vicaire Antoine Letendre, visionnées dans la salle paroissiale assis sur des chaises pliantes en bois, pour se retrouver à écarquiller les yeux devant les grandes productions hollywoodiennes présentées sur un écran géant, dans une salle dotée de l'air conditionné et équipée d'un système de son et d'éclairage dernier cri, sans oublier les sièges confortables munis d'un porte-gobelet pour la bouteille de boisson gazeuse. Une seule réponse : Jean-René Beauchesne.

Douze années plus tôt, soit en 1939, deux mois venaient à peine de s'écouler depuis le début des hostilités qui allaient conduire à la Deuxième Guerre mondiale lorsque le jeune restaurateur Jean-René Beauchesne convola en justes noces avec sa douce

Jeanette. Le 18 novembre de cette année, Jean-René, fils de Zéphirin et de Marie Legendre, et descendant direct d'Élie Bourbeau (Beauchesne) et de Marie Noiron, pris pour épouse Jeanette Carignan, fille de Thomas alias Wilfrid et d'Aurore Mailhot et descendante directe de François Duclos (Carignan) et de Marie Charlotte Duteau. Ils reçurent ce jour-là, comme tous les nouveaux mariés de l'époque, un *Livret familial*. Celui-ci leur permettait de consigner les événements importants de leur vie, tels que la date de naissance de leurs enfants, et leur remémorait aussi les obligations, les droits et les responsabilités du foyer chrétien.



Jeanette et Jean-René
Photo gracieuseté de Marcel Beauchesne

Il est écrit dans ce livret familial et je cite : « ...ils devront souvent fermer le radio afin d'empêcher leurs enfants d'entendre des imbécillités ou des grivoiseries, et feront œuvre excellente de préservation en ne leur permettant pas d'aller au théâtre ou au cinéma. Ils introduiront dans leur foyer des livres de sainte lecture, un journal, *L'Action Catholique*, et en banniront toute publication qui est de nature à déformer le goût ou à mondanser le cœur, telle que nombre de magazines, ou certains journaux copieusement illustrés, rédigés dans un esprit néfaste et faisant force réclame en faveur des théâtres et des cinémas ».

C'est dire à quel point la mentalité du temps était aux antipodes des aspirations du jeune couple.

H

Histoire

Après des années de travail, le 24 novembre 1951, Jean-René et sa famille inauguraient finalement l'immense théâtre nouvellement construit avec le visionnement, en grande première, du film « La fille et le garçon ». Situé à l'emplacement

du jour alors que ses rideaux noirs, tout au fond, ont caché aux regards indiscrets les coulisses de ce monde enivrant du spectacle.

De l'imagination et de l'énergie, Jean-René Beauchesne en avait à revendre. À témoin, *La*

poule au trésor du mardi soir où les artistes de la télévision comme Ti-Blanc Richard, Marcel Martel, Roger Miron ou La Poudre montaient sur les planches. Pendant des années, le *Chantons-Nite*, vit concourir des chanteurs et des musiciens locaux (accordéon, guitare, piano, musique à bouche, banjo) et autres talents particuliers s'affrontant lors d'éliminations où l'applaudimètre déterminait la qualité de la performance par les applaudissements du public. Des prix tels que des portemonnaie, des briquets, des lampes en forme de cheval, des poupées, des bas de nylon, des pendentifs, des porte-



Affiche publicitaire pour l'année 1958 et 1959 (Gracieuseté de Marcel Beauchesne)

ment actuel de la Banque Nationale, ce bâtiment fut assujéti à de nouvelles normes de sécurité très sévères dues à un incendie majeur survenu à Montréal et il comprenait même un mur de béton et un système de guillotine pour fermer les portes. Sa pierre distinctive gravée 1951, sa marquise et ses néons donnaient une fière et festive allure à ce qui allait devenir un pilier dans le domaine du divertissement à Gentilly. Pouvant contenir jusqu'à 380 personnes et des places supplémentaires en cas de besoin, il a ouvert ses rideaux de velours rouges sur une myriade de présentations des plus diversifiées. Allant des productions cinématographiques hollywoodiennes au vaudeville québécois, du concours amateur au défilé de mode, du combat de lutte aux débats politiques en passant par les fêtes d'enfants et les fêtes souvenirs, le Théâtre Genty a permis aux Gentillois de vivre toute la gamme des émotions. Ses rideaux gris, en retrait, ont été témoins de l'angoisse et des rêves les plus fous des vedettes

bijoux, et un gros lot de 50,00 \$ furent remis. En 1960, le club du 7^e art devint très populaire alors que chaque abonné voyait sa photo, son nom et son numéro de membre être affichés sur le grand tableau. On se souviendra qu'il fallait alors avoir 18 ans pour aller au théâtre.

LA POULE AU TRESOR
TOUS LES MARDIS SOIR
AU THEATRE GENTY
AVEC LES ARTISTES DE LA T.V.
FILM SURPRISE
ADMISSION: \$1.00

Gracieuseté de Marcel Beauchesne

Jean-René et Jeannette, parents de quatre garçons et d'une fille, ont su réserver une place privilégiée aux enfants avec les projections du samedi après-midi à 25 sous ou encore par les tours de petit train autour de la maison familiale, histoire

H

Histoire

de les amuser environ une heure afin que les parents puissent se détendre au théâtre. Ils avaient également pensé à la restauration et offraient à leurs spectateurs du maïs soufflé, des bonbons, des boissons gazeuses (en bouteille de verre), de la crème glacée, des tablettes de chocolat, des croustilles et les incontournables cigarettes. C'est ainsi que l'an 1952 vit 69 656 personnes passer les portes du Théâtre Genty.

Cette entreprise familiale embauchait dans les bonnes années de cinq à six personnes, allant du projectionniste à la responsable de la vente des billets, en passant par la préposée à l'aire de restauration. Plusieurs se souviendront certainement d'Alcide Siguin, de Pauline Pépin et de Ghyslaine Rivard, pour n'en nommer que quelques-uns.

Le Théâtre Genty a rayonné pendant plusieurs années sur l'économie locale de Gentilly. La fin de chaque représentation permettait aux restaurants, à la roulotte à patates et à la salle de danse d'accueillir les joyeux spectateurs désireux de poursuivre la soirée. Des commerces en tous genres ont également profité de ces belles années alors que plusieurs entreprises de soutien étaient requises par le Théâtre Genty.

Malheureusement, quatre facteurs allaient mener à sa fermeture et ensuite à sa démolition. La télévision, rarissime en 1951, détrôna lentement mais sûrement les radios dans les salons et vida les sièges des théâtres. Une nouvelle ère du divertissement était née. Chez nous, la construction du pont Laviolette facilita l'accès aux nombreux établissements de Trois-Rivières et les présences en salle se mirent à périliter chaque année davantage au point de n'atteindre que 16 417 spectateurs en 1960. Le décès prématuré de Jean-René, le 15 décembre 1961, lui donna presque le coup de grâce, mais Yves, son garçon, prit la relève pour quelques années jusqu'à ce que le mal

qui grugeait le théâtre de l'intérieur fasse son œuvre. Des défauts de construction tels que l'isolation, et de conception tels que le manque de stationnement firent littéralement tomber le rideau en 1986. C'est la mort dans l'âme que les Gentillois furent témoins de sa disparition par le pic des démolisseurs.

Est-ce qu'un ultime effort des citoyens ou des élus municipaux aurait pu sauver le colosse aux pieds



Démolition du Théâtre Genty en 1986. Photo gracieuseté de Jean Bécotte.

d'argile ? C'est une question qui restera à jamais sans réponse. Une chose est certaine, les éclats de rire, la bonne humeur et les applaudissements créés par Jean-René Beauchesne se répercutent toujours dans la mémoire des citoyens de Gentilly. Chapeau et merci, Jean-René et Jeannette ! □



Assemblée politique en 1960, année de l'élection de Jean Lesage.

(Gracieuseté de Marcel Beauchesne)

Merci à mes collaborateurs Jean Bécotte et Marcel Beauchesne pour leur générosité et leur passion de l'histoire de Gentilly.



Origine des seigneuries Dutort, Rivière Puante et Cournoyer. (La naissance du village de Bécancour)

Un texte de Raymond Cormier

Dans les premières années, l'histoire de la Nouvelle-France se limite à une ou deux bourgades et plusieurs postes de traite le tout sous le monopole de la Compagnie de la Nouvelle-France.

Cependant, l'entreprise devenait de moins en moins rentable d'autant plus qu'en 1637, après une brève interruption, les Iroquois avaient repris le sentier de la guerre ce qui troublait sans répit la liberté de communications.

La quasi-faillite de cette compagnie déboucha vers 1644 sur un traité par lequel elle acceptait de partager son monopole avec les habitants. Ces derniers pouvaient échanger avec les Amérindiens, mais ils ne pouvaient vendre les fourrures qu'à la Compagnie. De plus, le quart des profits de la Compagnie devrait être retenu pour payer les charges de l'administration publique.

Les effets de cette décentralisation (les coureurs des bois allaient chercher les fourrures directement chez les différentes tribus au lieu d'attendre que les Amérindiens viennent aux postes de traite) et une trêve des Iroquois firent augmenter considérablement les profits tirés de la traite surtout pour la compagnie de la Nouvelle-France et pour les "fonctionnaires-gentilshommes" en place qui se partagent les différentes fonctions administratives de la colonie : syndic, écuyer, capitaine, amiral de flotte, grand voyer, etc. C'est ainsi que quelques-uns de ces fonctionnaires-gentilshommes : les Le Gardeur

de Repentigny, Le Gardeur de Tilly, Leneuf du Hérisson, de la Poterie, Monsieur de Montmagny, Monsieur de Champlour, Les Robineau de Bécancour, etc., souvent unis par des liens familiaux, se sont enrichis et ont pu avoir les moyens d'acquérir au cours de ces années des concessions et seigneuries.

C'est dans ce contexte qu'il faut examiner la concession du fief Dutort (village actuel de Bécancour) appartenant à Michel Leneuf, sieur de Hérisson, le 1^{er} décembre 1637.

Dix années plus tard, deux autres fiefs sont concédés : celui de la Rivière Puante est octroyé à Pierre Le Gardeur de Repentigny (île Montesson et l'ouest de la rivière Bécancour jusqu'à la rivière Godefroy) et celui du Cournoyer à François Hertel de Cournoyer. *Grosso modo* ces trois fiefs couvraient les secteurs actuels de Bécancour, Ste-Gertrude, Précieux-Sang.

La majeure partie des revenus provenant de leur



Le territoire de la seigneurie de Bécancour et des fiefs Dutort et Cournoyer forme aujourd'hui le secteur de Bécancour.

H

Histoire

fonction administrative, ces messieurs n'étaient pas tellement intéressés à mettre à profit leurs seigneuries. Aussi ils ne s'en occupèrent pas vraiment et ce n'est qu'en 1672 que furent octroyées les premières concessions à des colons alors que Michel Godefroy sieur de Lintôt (qui avait hérité de son oncle Michel Leneuf, sieur de Hérisson) octroyait ses premières terres à Élie et Pierre Bourbeau (ancêtre de plusieurs Lacourse, Verville, et Bourbeau), à Pierre Dehaye (maintenant Deshaies), à Louis Lecomte, à Macé Martin, à Nicolas Perrot (Perreault), et à Michel Hardoin.

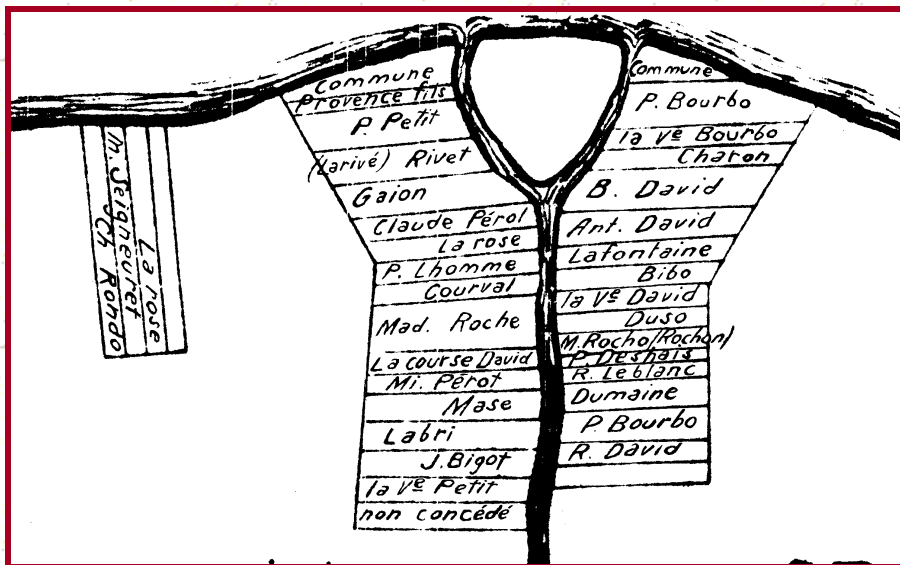
Les débuts furent modestes puisqu'au recensement de 1681, on ne comptait que onze mé-

sa traite avec les sauvages, ses voisins, vaut bien les redevances qu'il pourrait tirer des habitants à qui il aurait partagé ses terres ».

Il est à noter, par ailleurs, que les divers recensements de cette époque montrent bien que la population n'augmentait que très lentement : 3 baptêmes en 1722, l'année de l'érection canonique de la paroisse *Nativité de la Sainte Vierge et de Saint-Pierre* (avant cette date, Bécancour était une mission desservie par des prêtres de Cap-de-la-Madeleine), 2 en 1730, 4 en 1732.

Le boom démographique allait venir un peu plus tard lorsque Michel Le Gardeur de Croisille et de Montesson acquit la seigneurie en 1755 et qu'il permit l'implantation d'Acadiens sur le territoire.

De plus, même parmi les colons installés, l'agriculture venait souvent après la chasse ou la traite de fourrure. À cet égard, l'un de nos plus illustres résidents, Nicolas Perrot (1643-1717), démontre bien cet état de fait. Ce



Cette section de la carte de Catalogne réalisée en 1709 indique l'emplacement des premiers établissements le long de la rivière Bécancour.

nages !

À peu près à la même époque, le secteur commençait également à être peuplé par des Abénakis provenant de la Nouvelle-Angleterre.

Au tournant des années 1700 il y avait bien établissement de colons, mais la concession de nouvelles terres n'était toujours pas une priorité du Seigneur de Bécancour, car comme l'écrivait le père Charlevoix en 1721: « le profit qu'il peut faire de

dernier, surnommé l'homme aux jambes de fer, a été interprète, commerçant, pacificateur et découvreur de toute une région à l'est et au sud du lac Michigan où il a d'ailleurs participé à la fondation de Baie des Puants, maintenant appelé Green Bay et mieux connu aujourd'hui pour son équipe de football (Packers) ! Tous les Perrot et Perreault peuvent être fiers de cet illustre ancêtre qui a fait l'objet de nombreuses études qui ont établi son importance dans l'histoire de la Nouvelle-France. □

P

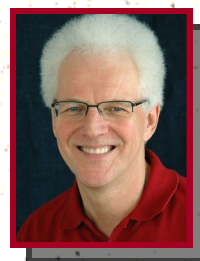
Patrimoine bâti: quelques ressources

Si vous êtes propriétaire d'un bâtiment qui a une valeur patrimoniale ou que vous êtes un amateur de bâtiments anciens (maison, grange, laiterie, école de rang, etc.), cette chronique est pour vous. Au fil des numéros de ce bulletin de liaison, vous trouverez les coordonnées d'architectes et d'ingénieurs, d'ouvriers spécialisés dans les métiers de la pierre, de la brique, du bois, du métal, du verre et d'autres matériaux.

Dans ce numéro, des fournisseurs de matériaux neufs et anciens.

- Extrait du *Répertoire centricois des ressources spécialisées en patrimoine bâti*, publié par le Conseil de développement culturel du Centre-du-Québec.

Coordonnées	Description
<p><u>ARDOISE</u> Ardobec 111, boul. St-Luc Asbestos, Québec, J1T 3N2 Téléphone: 819 347-5214 Courriel: info@ardobec.com Internet: www.ardobec.com</p>	<p>Recouvrements extérieurs et toitures, choix de couleurs. Aménagement paysager. Architecture intérieure (tuiles, plancher, foyer, etc.)</p>
<p><u>BOIS DE CHARPENTE, DE PLANCHER ET DE REVÊTEMENT</u> Michel Martel 19475, chemin Forest Bécancour, Québec, G9H 1R1 Téléphone: 819 233-2280 Courriel: michel@piecesurpiece.com Internet: www.piecesurpiece.com</p>	<p>Remontage structurel de carré de maison en pièces-sur-pièces ainsi que sa charpente de toit. Travail de restaurateur-charpentier-menuisier pour des travaux sur d'anciennes maisons de bois ou de pierres. 30 ans d'expérience en évaluation de travaux spécialisés en restauration.</p>
<p><u>BARDEAUX DE CÈDRE</u> Maibec 660, rue Lenoir Québec, Québec, G1X 3W3 Téléphone: 418 659-3323 Courriel: info-prod@maibec.com Internet: www.maibec.com</p>	<p>Manufacturier de produits de déclin de bois et de bardeaux de cèdre.</p>
<p><u>BARDEAUX DE CÈDRE</u> Mario Bédard 262, route 265 Notre-Dame-de-Lourdes, Québec, J0K 1K0 Téléphone: 819 385-4815</p>	<p>Vente de bardeaux de cèdre.</p>
<p><u>BARDEAUX DE CÈDRE</u> Pierre Croteau 262, rang 4 Ste-Élisabeth-de-Warwick, Québec, J0A 1M0 Téléphone: 819 358-2797</p>	<p>Fabrication et vente de bardeaux de cèdre.</p>



Une chronique d'Yves Gaudet

Louis-Zéphirin Moreau

Nive Voisine, « MOREAU, LOUIS-ZÉPHIRIN », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 13, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 22 févr. 2017, http://www.biographi.ca/fr/bio/moreau_louis_zephirin_13F.html.

Prêtre catholique et évêque; né le **1^{er} avril 1824 à Bécancour**, Bas-Canada, fils de Louis-Zéphirin Moreau, cultivateur, et de Marie-Marguerite Champoux; décédé le 24 mai 1901 à Saint-Hyacinthe, Québec.

Louis-Zéphirin Moreau est le cinquième enfant d'une famille de 13, dont 11 atteindront l'âge adulte. Enfant prématuré, il est peu choyé par la na-



Louis-Zéphirin Moreau

ture: constitution délicate, santé précaire, laideur..., que compensent certains dons d'intelligence. Ses parents le trouvent peu fait pour les travaux des champs et, sur les conseils du curé Charles Dion, le poussent aux études, d'abord à Bécancour, où il apprend le latin sous la direction de l'instituteur Jean Lacourse, puis, de 1839 à 1844, au séminaire de Nicolet. En mai 1844, tout à la fin de ses études classiques, les autorités de l'établissement lui demandent de remplacer, au pied levé, le professeur de versification tombé malade. Présenté à l'archevêque de Québec, Mgr Joseph Signay, en visite pastorale à Nicolet, le jeune Moreau est agréé par l'évêque, qui lui permet de revêtir la soutane et lui confère la tonsure. À l'automne de la même année, il suit ses élèves en belles-lettres, tout en entreprenant ses études théologiques.

En novembre 1845, la fatigue l'oblige à quitter le séminaire et à se réfugier au presbytère de Bécancour pour y poursuivre ses études au ralenti. Sa santé ne s'est guère améliorée quand, en septembre 1846, il rencontre Mgr Signay, qui lui conseille de retourner dans sa famille et de déposer l'habit ecclésiastique. Guidé par le curé Dion et ses professeurs de Nicolet, et muni de leurs recommandations, Louis-Zéphirin va offrir ses services à Montréal. Il rencontre Mgr Ignace Bourget qui, sur son départ pour l'Europe, le confie à son coadjuteur, Mgr Jean-Charles Prince. Celui-ci l'accepte immédiatement à l'évêché pour lui faire terminer ses études théologiques qu'il surveille de loin. Il lui fait brûler les étapes: ordres mineurs en octobre 1846, sous-diaconat le

6 décembre, diaconat le 13 et prêtrise le 19. Un examen, jugé satisfaisant, prouve que l'ordinand a les connaissances théologiques requises et permet de conclure plus tard qu'il a reçu « la formation normale d'un prêtre de son temps au Canada ». Même si le nouvel ordonné continue à étudier à plein temps pendant cinq mois et révise les principaux traités de théologie à l'occasion des examens des jeunes prêtres, il souffrira toute sa vie d'un manque de connaissances approfondies en théologie.

Dès le retour de Mgr Bourget en 1847, Moreau devient maître des cérémonies à la cathédrale et



Mgr Bourget

apporte son aide au secrétariat (chancellerie). Très tôt, de sous-secrétaire, il devient assistant-secrétaire, puis secrétaire en titre. Il est en même temps aumônier des pauvres au couvent des Sœurs de la Providence. Le 19 décembre 1847,

le chapitre le nomme chapelain de la cathédrale ; sa tâche consiste à y assurer la messe quotidienne, la prédication du dimanche et les confessions. Elle s'avère, cependant, trop lourde pour sa jeune expérience et il l'abandonne bientôt pour devenir directeur de la communauté du Bon-Pasteur et reprendre son travail au secrétariat. Ces années d'initiation à la pastorale et à l'administration diocésaine sont cruciales pour le futur évêque : il aime particulièrement la vie de communauté de l'évêché de Montréal et il est très marqué par la spiritualité de Mgr Bourget – vie d'oraison et de prière, dévotion à l'Eucharistie, au

Sacré-Cœur et à Marie, lecture de la Bible – et la forte personnalité de celui qui est au cœur du renouveau religieux des années 1840–1850. Son travail d'aumônier vaut déjà au jeune prêtre d'être appelé « le bon Monsieur Moreau ».

En 1852, âgé de 28 ans, l'abbé Moreau accepte de devenir le principal collaborateur et le plus proche conseiller du premier évêque de Saint-Hyacinthe, Mgr Prince. Fort de l'expérience acquise à Montréal, il devient le secrétaire-chancelier de ce dernier, mais aussi de ses successeurs, Mgr Joseph La Rocque (1860–1865) et Mgr Charles La Rocque (1866–1875). À cette charge déjà importante, il ajoute celles de procureur de la corporation épiscopale (1858–1875) et de secrétaire du conseil diocésain (1869–1875). C'est également lui qui administre le diocèse pendant les vacances du siège en 1860, 1865–1866 et 1875, et durant les absences de l'évêque en 1862 et 1870. Bien plus, quand, pour soulager les finances diocésaines laissées en mauvais état par Mgr Joseph La Rocque, « peu soucieux des chiffres et des affaires », Mgr Charles La Rocque quitte sa ville épiscopale pour aller vivre au presbytère de Belœil, il confie l'administration courante du diocèse à l'abbé Moreau.

Malgré ses tâches administratives absorbantes, le secrétaire accepte diverses activités pastorales : il est chapelain du pensionnat des Dames de la Congrégation de Notre-Dame (1853–1858), des religieuses de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe (1859–1866), puis des Sœurs de la Présentation de Marie (1867–1869). Il est, par deux fois, curé de la cathédrale, de 1854 à 1860 – son départ est considéré par certains comme une disgrâce – et de 1869 à 1875. C'est aussi en 1869 qu'il devient grand vicaire.

Comme bras droit des évêques, Moreau révèle

P Personnage

de grandes capacités de travail, d'ordre et d'efficacité. En tant que procureur, « il eut d'abord, selon son contemporain Alexis-Xiste Bernard, à supporter le souci des embarras financiers, et ensuite le travail des affaires considérables qui furent transigées pour le paiement de la dette de l'évêché ». Ce sont ces embarras qui l'amènent à Paris et à Rome en 1866, avec un succès plutôt mitigé. Comme pasteur de la paroisse Saint-Hyacinthe-le-Confesseur, Moreau se préoccupe tout particulièrement du sort des ouvriers et il fonde pour eux, en 1874, l'Union Saint-Joseph, société catholique de secours mutuels chargée de protéger ses membres et leur famille contre les coups durs (chômage, accidents, mort précoce) et de renforcer leur vie spirituelle. Après des débuts lents avec 75 membres fondateurs, l'association prend une ampleur qui lui permet de publier en 1891 un hebdomadaire, *l'Écho*, de posséder, à la fin du siècle, « un bel édifice en pierre » et de fusionner, en 1937, avec La Survivance, compagnie mutuelle d'assurance-vie.

Quand Mgr Charles La Rocque meurt le 15 juillet 1875,

le clergé et la population désignent spontanément le grand vicaire Moreau comme son successeur. Mais l'évêque défunt avait déjà pré-

venu Mgr Elzéar Alexandre Taschereau, archevêque de Québec, que son vicaire général avait trop de faiblesses en administration temporelle et qu'il ne

voyait aucun prêtre de son diocèse à recommander; il suggérait de transférer Mgr Antoine Racine de Sherbrooke à Saint-Hyacinthe. À leur réunion du 21 juillet 1875, les évêques de la province ecclésiastique de Québec rejettent à l'unanimité la proposition de Mgr La Rocque. Ils envoient plutôt une *terna* (recommandation) qui place loin devant les deux autres (Joseph-Alphonse Gravel et Jean-Remi Ouellette) le nom de Moreau, candidat *dignissimus* à tous points de vue. La Propagande entérine ce choix à sa séance du 21 septembre 1875 et Léon XIII signe les bulles de nomination le 19 novembre. Louis-Zéphirin Moreau est sacré quatrième évêque de Saint-Hyacinthe le 16 janvier 1876.

Mgr Moreau dirige le diocèse pendant 25 ans, même si, à partir de 1893, il abandonne à son coadjuteur Mgr Maxime Decelles l'administration extérieure et tout ce qui exige des déplacements fatigants. Dès le départ, il confirme qu'il connaît bien les dossiers diocésains et il lance une série d'initiatives parfois audacieuses : réouverture de l'évêché à Saint-Hyacinthe, construction d'une cathédrale, érection d'un chapitre, création d'une officialité et d'un tribunal pour les causes matrimoniales, fondation des Sœurs de Saint-Joseph en 1877 et des Sœurs de Sainte-Marthe en 1883. Il prend aussi plusieurs mesures (synodes, conférences ecclésiastiques, retraites pastorales annuelles) qui lui permettent d'avoir des collaborateurs mieux formés intellectuellement et spirituellement. Selon l'historien Rolland Litalien, c'est pendant tout son règne, la première de ses préoccupations que traduisent un souci constant « pour la sainteté et le bonheur de ses prêtres, les relations étroites et fraternelles qu'il entretenait avec eux, son sens de la collégialité, la vie communautaire qu'il a su développer dans son diocèse entre évêque, prêtres, religieux et laïcs, [...] l'impulsion extraordinaire qu'il a donnée aux études ecclési-



Vol. I St-Hyacinthe, 19 Mars 1891 No. 1

NOTRE JOURNAL

Voici commencent aujourd'hui la publication d'un journal hebdomadaire. Nous sommes heureux de l'offrir aux membres de l'Union St-Joseph de St-Hyacinthe comme un organe officiel de notre association. Aux Sociétés de secours mutuel, nous le présentons comme un aïd dont la compagnie pourra leur être utile et agréable.

L'accroissement extraordinaire de notre Société pendant le dernier semestre et l'obligation de nombreuses personnes dans le diocèse imposent au Comité central un surcroît de charges qu'il importe de diminuer. De plus, l'admission de nouveaux membres en dehors de la ville de St-Hyacinthe demande un moyen de propagande toujours à la disposition de la Société. Enfin, l'importance pour la cause des sociétés, de suivre strictement la règle des intérêts qui les concernent, exige un mode de publication rapide, sûr et d'un accès facile.

C'est dans ce but que notre "Société de publication" a été fondée. Pour le succès de notre journal, nous comptons particulièrement sur la bienveillance de tous nos confrères, intéressés comme nous dans l'entreprise, et sur le sympathique encouragement du public en général.

Comme organe accrédité de "l'Union St-Joseph de St-Hyacinthe", notre journal publiera tous les documents relatifs à notre association. Les membres doivent se considérer suffisamment avertis de toute chose les concernant quant-membres, honneurs ou successives, par le seul fait de sa publication.

L'Écho "se fera un devoir de publier les notes, statistiques etc. qui lui seront communiquées par les sociétés de secours mutuel en dehors de St-Hyacinthe". Nous nous mettrons en rapport avec le plus grand nombre possible d'entre elles afin de recueillir les documents par lesquels chaque association pourra établir les meilleurs principes d'organisation à se donner.

A part les questions de secours mutuel, nous reproduirons les spécialités les plus complètes sur les matières d'intérêt social et catholique. Le soin apporté dans le choix de ces reproductions nous fait espérer, pour le lecteur, des avantages réels.

Nous ferons chaque semaine le résumé des événements importants de notre pays et de

P

Personnage

astiques tant chez ses séminaristes que chez ses prêtres ».

Mgr Moreau poursuit l'œuvre sociale déjà commencée. Il suit de près le développement de l'Union Saint-Joseph, qui s'étend désormais à l'ensemble du diocèse. Dans les paroisses agricoles, il stimule les cercles agricoles et, pour lutter contre l'émigration vers les États-Unis – l'une des causes qui font passer son diocèse de 120 000 fidèles en 1886 à 115 000 en 1901 –, il appuie fortement l'établissement des missionnaires agricoles ; il s'intéresse aussi de très près au sort des catholiques de langue française, dont son propre frère, en Nouvelle-Angleterre. Dans la même veine, il multiplie les démarches et les appels pour venir en aide aux catholiques démunis des cantons de son diocèse « où tout est à créer : Églises, presbytères, écoles, soutien des prêtres ». Il manifeste la même sollicitude pour les pauvres, qu'il reçoit chaque lundi à l'évêché, et pour ses diocésains éprouvés par les incendies : le feu détruit les deux tiers de la ville de Sainte-Hyacinthe en 1876, cinq paroisses en 1880 et la Métairie Saint-Joseph, refuge pour les malades et les prêtres



Feu de Sainte-Hyacinthe en 1876

très âgés ou infirmes, en 1898. Enfin, convaincu des effets néfastes de l'ivrognerie, au point de vue religieux et économique, il appuie de tout son prestige deux campagnes de tempérance dans son diocèse, en 1880 et en 1885–1889.

Pendant les 25 ans de son administration, Mgr Moreau fonde 13 paroisses et 22 établissements, surtout d'enseignement (collèges commerciaux ou académies). Ce développement est possible grâce, d'abord, à son clergé, qui passe de 154 prêtres en 1876 à 203 en 1901, mais surtout aux nombreuses communautés religieuses déjà implantées ou qu'il fait venir : huit communautés de frères enseignants, sept communautés féminines vouées à l'éducation ou au bien-être social, sans compter les dominicains et les Sœurs adoratrices du Précieux-Sang, qui s'adonnent respectivement à la prédication et à la vie contemplative. L'évêque laisse au clergé séculier la direction des deux collèges classiques de Sainte-Hyacinthe et Marieville, malgré les difficultés que rencontre ce dernier.

En 1876, Mgr Moreau avait joint un épiscopat divisé par les questions politiques, telle que l'ingérence cléricale dans les élections, et par le problème universitaire (attitude de l'université Laval et création d'une université à Montréal). De convictions ultramontaines profondes, même s'il vit dans une ville qui a la réputation d'être un foyer libéral, le nouvel évêque prend volontiers le parti des suffragants, menés par Mgrs Bourget et Louis-François Lafleche, en lutte contre l'archevêque Taschereau ; de même, il appuie son maître et ami Lafleche contre le projet de division du diocèse de Trois-Rivières. Cependant, il prend prétexte de son jeune âge et de la grande célébrité des aînés pour demeurer au second plan des controverses.

La mission du délégué apostolique George Conroy, qui vient, d'ordre du pape, mettre fin à la division des évêques et à l'ingérence du

P

Personnage

clergé dans les élections, et la série de décisions de Rome, qui favorisent unilatéralement les opinions de Mgr Taschereau contre les ultramontains intransigeants, amènent l'évêque de Saint-Hyacinthe à s'éloigner du clan Laflèche, et à appuyer l'archevêque et l'université Laval. Il place au-dessus de ses idées et de ses amitiés l'obéissance au pape ; c'est ainsi qu'au début des années 1880 il prend une part active – notamment par de nombreuses lettres au pape et à la Propagande – à la nouvelle campagne pour la division du diocèse de Trois-Rivières et la création de celui de Nicolet. Malgré des jugements parfois très durs pour ceux qui n'obéissent pas à Rome, il cherche constamment à rapprocher les vues opposées et à réconcilier les adversaires. En 1885, par exemple, il accompagne le premier évêque de Nicolet, Mgr Elphège Gravel, chez Mgr Laflèche, « pour apaiser les choses et lui montrer qu'il n'y [a] pas d'antipathie contre lui ».

Les malheurs qui s'abattent sur l'évêque de Trois-Rivières, Mgr Laflèche, qui n'est pas persona grata à Rome, et la maladie du cardinal Taschereau, qui doit céder les rênes du pouvoir à un co-adjuteur, font de Mgr Moreau, avec Mgr Louis-Nazaire Bégin, un des principaux porte-parole de



Mgr Laflèche

l'épiscopat canadien. Il retrouve toute sa ferveur ultramontaine et étale ses convictions nationalistes lors du long débat à propos des écoles du

Mgr Adélarde Langevin, archevêque de Saint-Boniface, et il multiplie les lettres aux hommes politiques et à Rome (une trentaine) pour dénoncer l'injustice dont sont victimes les catholiques manitobains. Il juge sévèrement le délégué apostolique Rafael Merry del Val, qui lui paraît « donner son oreille et son attention aux prêtres libéraux et aux hommes de la politique du Premier ministre fédéral, M. Laurier, qui ont eu soin de le circonvenir ». Il n'en accueille pas moins avec obéissance l'encyclique *Affari vos* de Léon XIII, du 8 décembre 1897, et il exhorte ses diocésains « à recevoir la parole du Vicaire de Jésus-Christ avec un profond esprit de foi et dans les sentiments d'une vive reconnaissance ». Dès le 8 janvier 1898, il écrit à Rome qu'il obéira et, le 26 janvier, il exprime au pape sa « filiale gratitude » et l'espoir d'une « heureuse solution de la grave question des écoles du Manitoba ».

À ce moment, les facultés physiques de Mgr Moreau sont gravement amoindries, même si ses facultés intellectuelles demeurent intactes. Ses diocésains ne le voient qu'en des circonstances exceptionnelles le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale en 1896, le jubilé d'argent de sa consécration épiscopale en 1901. Sa réputation de bonté et de sainteté ne fait que croître, et on lui demande ou on lui attribue des miracles. Cette vénération populaire éclate au grand jour à l'occasion des ses obsèques en mai 1901 et ne diminue pas avec les ans. Elle pousse les autorités diocésaines à commencer, en 1925, les longues procédures qui révèlent sans équivoque les vertus exceptionnelles de ce grand pasteur : foi, charité, bonté, piété, fermeté, détachement... et qui aboutissent à sa béatification par le pape Jean-Paul II, le 10 mai 1987. □

Manitoba. Il appuie sans réserve la position de

R

Revue de presse d'antan



Une chronique de
Raymond Cormier

Souvent, les journaux d'époque avaient une chronique traitant différents aspects de la vie quotidienne et paroissiale. Raymond Cormier, qui a fait le recensement d'un certain nombre de journaux de la fin du 19e siècle, nous fait revivre le quotidien des gens de notre région.

New York Times, 22 novembre 1892.

A young child is said to have been devoured by wolves near Becancour, in this Province.

Logo du journal *La Patrie* de 1897 à 1962

La Patrie 4 avril 1902 p.6

On traverse actuellement de Trois-Rivières à Ste-Angèle en chaloupe en attendant que le Glacial reprenne le service. Hier après-midi, à 4 heures, dix à douze hommes prirent la place dans la chaloupe en criant « Traverse, traverse, À Ste-Angèle! » Ces messieurs avaient pris quelques lippées et certes la gaieté dominait. L'un d'eux pour tuer le temps entonna : « À l'aviron » et les autres vociférèrent en chœur le refrain : « Laissez passer les roughmen. (sic) ! Bang! Bang! Bing! Bang! Bang! » Une petite foule s'amassa et l'on ria de bon cœur. Au début un glaçon qui passait a failli faire chavirer la chaloupe, mais a failli seulement! La chaloupe lancée par dix avirons prit sa route vers Ste-Angèle. Tous les regards suivirent l'embarcation. De temps à autre, la brise nous apportait des fragments du refrain ci-haut que les voyageurs continuaient à vociférer. C'est chose décidée, les Angelois sont des gens très gais, oui, très gais ! »

**Jugement de la Cour supérieure du district de
Trois-Rivières, le 14 janvier 1908**

« ...Considérant que de fait le nom des personnes ci-dessous mentionnées ont été illégalement inscrits sur la liste électorale pour la paroisse de Sainte-Angèle-de-Laval par la décision dudit Conseil municipal en date du 15 octobre 1907....retranchons de ladite liste électorale ...et ne devant pas s'y retrouver :

Henry Beaubien, Ulric Beaubien, Paul Boisvert, Henry Bourque, Wilfrid Bouvette, Édouard Bouvette, Paul Bergeron, Joseph Carignan, Georges Bélanger, Joseph (de Jules) Désilets, Joseph (d'Onésime) Désilets, Joseph (de Jean) Doucet, Jean Doucet, Antonio (d'Adolphe) Désilets, Borromée Bourgeois, Joseph Lemarier, Eugène Gervais, Arthur Gervais, Zéphirin Houle, Philémon Lenneville, Ulric (de Jean-Baptiste) Levasseur, Alfred Levasseur, Émilien Levasseur, Arthur Lamothe, Donat Richard, Phinat Richard, Philippe Richard, Armand Richard (d'Olivier le Grand), Napoléon Sévigny, Godfroy Saint-Ours (Petit-Bois), Philippe Bourgeois (de Zéphirin), Lucien Ducharme,

Et ordonnons que les dites corrections soient ainsi faites, etc...

R

Revue de presse d'antan

La Parole, 1er août 1957.

Le forage d'un puits se continue à Précieux-Sang. Le rédacteur de la Parole s'est rendu vendredi dernier à Précieux-Sang pour contempler cette gigantesque entreprise d'exploitation pétrolière pour trouver du pétrole ou du gaz.

Belles propriétés à vendre À Ste Angèle de Laval

1 Maison privée chauffée à la vapeur, pourvue de lieux d'aisance (water-closet), bain, renvoi d'eau, etc. avec grande glacière, hangar à bois, hangar à voiture, écurie, maison et dépendances sont munies de l'aqueduc. Jardin splendide.

2 Un grand magasin situé sur le même terrain que la maison, tout le confort désirable et dépendances nécessaires.

Les deux propriétés seront vendues séparément ou conjointement au choix de l'acheteur. Pour toute autre information, s'adresser à Jos. Bourgeois & Cie, Sainte-Angèle-de-Laval. Les deux propriétés seront vendues séparément ou conjointement au choix de l'acheteur. Pour toute autre information, s'adresser à Jos. Bourgeois & Cie, Sainte-Angèle-de-Laval.

Je soussigné, par ma marque ordinaire d'une croix, dis et déclare sous mon serment prêté sur les saints évangiles être monté avec ma voiture jusques dans le haut de l'endroit appelé le Domaine, dans le township de Blandford, pour aller dans le township de Somerset (Plessisville); que rendu dans le haut du dit Domaine j'ai été obligé d'y laisser ma voiture et de me rendre à pied à la rivière Bécancour, parce que le chemin entre ces deux endroits était dans un très mauvais état et même dangereux dans certains endroits, et qu'en descendant, le chemin susdit était encore bien plus mauvais, après la grande pluie de la semaine dernière; que j'ai trouvé sur le chemin de place en place, jusqu'à deux pieds d'épaisseur d'eau;Je dis en outre avoir vu en descendant des animaux embarrassés et pris entre les pièces de pontage (round logs) sur le milieu du chemin susdit, et que les conducteurs se sont vus obligés de les faire passer dans les fossés à côté du chemin, où ils nageaient dans l'eau et dans la vase.

Alexis Richer X

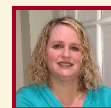
Théophile Letiecq et P. Pepin témoins

Assermentés devant moi ce aujourd'hui 14 juillet 1851 à Bécancour. P.Pepin Commissaire pour recevoir les affidavits.

Calendrier des conférences de Patrimoine Bécancour

Les conférences ont lieu à 19 h 30, à la salle Nicolas-Perrot, au 2980, avenue Nicolas-Perrot, Bécancour (secteur Bécancour).

- Mercredi, 15 mars 2017: Monique Manseau,
Bécancour, une riche diversité rurale
- Mercredi, 19 avril 2017: Pearl Duval, *Histoire du cheval de race canadien*
- **Exceptionnellement**, Dimanche, 7 mai 2017 à 13 h 30: Geneviève Treyvaud,
Découvertes archéologiques à Wôlinak et île Montesson.



La bonne chanson

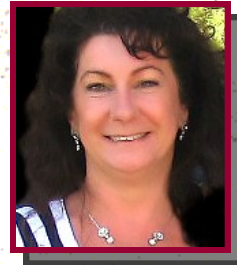
Les noms canadiens

Kathleen Juneau-Roy présente ici l'histoire de «La Bonne Chanson». Dans chacun des numéros de *Mémoire d'ici*, elle nous fera connaître une nouvelle chanson. Gageons que ça rappellera des souvenirs à plusieurs d'entre nous.

En 1937, Monseigneur Camille Roy, recteur de l'Université Laval et président du comité de la Survivance française en Amérique déclarait au Séminaire de Saint-Hyacinthe, lors d'une conférence : " *...l'un des meilleurs moyens de conserver et de cultiver l'esprit français, c'est de chanter et de faire chanter le plus possible nos belles chansons canadiennes et françaises*".

Le mot d'ordre était lancé, mais c'était le prolongement de plusieurs manifestations patriotiques au Québec. Le désir de résister à l'envahissement culturel anglophone par un retour aux sources, aux vraies valeurs et aux chansons traditionnelles qui les évoquent dure déjà depuis un bon moment. Il va maintenant prendre véritablement son envol avec le dynamisme, la détermination et le sens aigu du "marketing" de l'abbé Gadbois.

Pédagogue, il n'était pas suffisant pour lui de dire aux jeunes de ne pas chanter cette chanson car elle est vulgaire et non recommandable; pour lui c'était important de pouvoir leur dire : "*Chantez, voici une belle chanson, et puis une autre et une autre encore...!*"



Une chronique de
Kathleen Juneau Roy GFA

Sa Bonne Chanson se veut, comme il le dit lui-même : " *...une œuvre éducative, moralisatrice et patriotique. Mon but a toujours été de fournir à mes compatriotes des chansons honnêtes et bien faites pour lutter contre les chansonnettes françaises et le jazz américain.*" □

LES NOMS CANADIENS

Mouvement modéré. Paroles et musique par
M.P. Dupaigne, p.s.s.

O Canadiens, vos noms viennent de Fran-ce, Et l'on y voit resplendir la vail-
lan-ce, Brill-ler le glaive et ray-on-ner la lan - ce, Comme aux com-
bats que li-vraient nos aï-eux. Ces noms vail-lants, qui ray-on-nent de
gloi-re, Par-lant d'a-mour, d'hon-neur et de vic-toi - re, En let - tres
d'or sont é-crits dans l'his-toi- re: Vos noms, Ca-na-diens, vous viennent des
preux. Cham-plain, Mar-quet-te, Lé-vis, Fron-te-nac, O - lier, La Dau - ver-
siè - re, Man-ce, Car-tier; Roy, De - la - cour, Le - duc, Si - re, Le-
oom - te, Le - pa - ge, Mar-quis, Du - châ-teau, Che - va - lier. Lan-ge-vin
Poi-te-vin, Tou-ran-geau, Normandin, Pi-card, La Fran-ce, Cham - pa - gne, Da-
mien, Bon-a-mi, Jo-li-coeur, Bon - en - fant, Belle - hu - meur,
Ah! les noms char - mants! Ah! les bra - ves gens!

P

Photos d'ici (Secteur Sainte-Gertrude)

Le boulevard du Parc Industriel vu du clocher de l'église

La municipalité de village est érigée le 2 octobre 1902 sous le nom de Villiers, en mémoire du curé Paul de Villiers. Le village se déploie autour de l'église et se compose alors d'une école, d'une boulangerie, d'une boutique de forge, d'une boutique de menuiserie, d'un bureau de poste, d'un magasin général et d'une buanderie.



Auteur inconnu, photo provenant de la collection privée de M. Laurent Deshaies



Boulevard du Parc Industriel, centre du village

L'édifice de droite est le presbytère de Sainte-Gertrude, érigé en 1896. La construction est confiée à Sinaï Massé, entrepreneur de la paroisse. C'est Pierre Leblanc qui fournit la brique, car il possède une briqueterie.

Auteur inconnu, photo tirée du livre *Sainte-Gertrude 1945-1995*, ouvrage collectif, 1994.

Rue des Pins en direction de la rue des Ormes

La paroisse de Sainte-Gertrude, formée d'une partie des fiefs Cournoyer et Dutord, ainsi que d'une partie du canton de Maddington, est érigée canoniquement le 1er juillet 1845 par Mgr Signay, archevêque de Québec.



Auteur inconnu, photo provenant de la collection privée de M. Laurent Deshaies



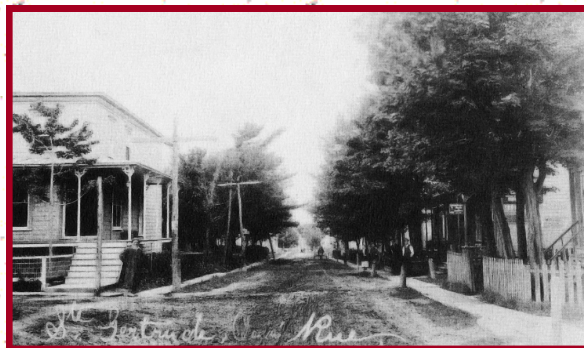
Auteur inconnu, Archives du Séminaire de Nicolet

Église de Sainte-Gertrude

Le 10 juin 1848, l'architecte Damase St-Arnaud, de Bécancour, commence les travaux de construction de cette église. Dans le contrat de construction, on spécifie que « la charpente du clocher sera semblable à celle du clocher de Saint-Pierre-les-Becquets ». L'agrandissement de l'église date de 1909.

Boulevard du Parc Industriel, à l'angle de la rue des Pins, en direction de l'autoroute 30

De 1851 à 1881, la paroisse absorbe une partie du débordement des vieux territoires riverains et Sainte-Gertrude connaît une hausse démographique importante. La population de la paroisse passe ainsi de 1105 habitants, en 1851, à 2030 habitants, en 1881.



Auteur inconnu, photo tirée du livre *Sainte-Gertrude 1945-1995*, ouvrage collectif, 1994.